



Port-au-Prince : dans le bidonville de Bel Air, les habitants ont reconstruit eux-mêmes, à coups de blocs de béton. Des abris de fortune qui ne résisteront pas en cas de nouveau tremblement de terre.



# LES HAÏTIENNES REBÂTISSSENT **L'AVENIR**

Cinq ans après le séisme qui a ravagé l'île, tout reste à reconstruire dans les bidonvilles et les camps provisoires devenus, hélas, définitifs. Mais les Haïtiennes, guerrières du quotidien, se battent grâce au microcrédit pour construire un avenir en dur à leurs enfants.

Par Emmanuelle Eyles-Duwat.  
Photos Véronique de Viguerie.

# a

A Cité Soleil, près de Port-au-Prince, un des plus grands et dangereux bidonvilles du monde, des silhouettes s'activent dans des monticules de déchets qui se répandent jusqu'à la mer. A l'aide d'un bâton, chiffonniers, recycleurs, adultes et enfants fouillent les immondices, la tête baissée sous un soleil de plomb. Trois cent mille personnes y vivent dans une promiscuité et une insécurité saisissantes. « La nuit, on entend des coups de feu, ce sont des règlements de comptes entre gangs, et on prie pour qu'ils s'éloignent. La vie a empiré depuis le tremblement de terre, mais on est tous des survivants », raconte Marie Magali, 36 ans, mère de six enfants. A quelques centaines de mètres des fumées toxiques, sa maisonnette semble pimpante tant elle est propre, même sans eau courante. La lumière du soleil décline et il faut relever le rideau de la porte afin que les aînés puissent faire leurs devoirs, car il n'y a pas d'électricité. Intimidée par sa fille de 13 ans concentrée sur son cahier, Marie Magali chuchote : « Chaque jour passé est un cadeau. Je ne vis pas, je survis, comme la plupart des Haïtiens. Grâce à un prêt solidaire, j'ai pu devenir microentrepreneuse et ouvrir une épicerie dans la cour. Avec mes gains, mon mari, chiffonnier, a pu reconstruire nos murs effondrés, et nous envoyons les enfants à l'école. »

## UN MICROPRÊT POUR DEVENIR COIFFEUSE OU COUTURIÈRE

Cinq ans après que la terre a tremblé, le 12 janvier 2010, ravageant le pays, tuant quelque 230 000 personnes et laissant 1,3 million de sans-abris, le nombre d'ONG a fondu comme neige au soleil : de 10 000 elles sont passées à une centaine. L'argent promis par les Etats membres des Nations unies (9,9 milliards d'euros sur trois ans) a été versé, et les grands travaux publics – reconstruction d'hôpitaux, infrastructures étatiques, routes et ponts – peuvent enfin commencer. Mais en attendant, les bidonvilles sont saturés, les canalisations pulvérisées déversent chaque jour des

« POUR LES HAÏTIENS, LE MICROCRÉDIT EST À CE JOUR LE MEILLEUR MOYEN DE RETROUVER LEUR AUTONOMIE. »

**ARNAUD POISSONNIER,**  
FONDATEUR DE BABYLOAN

tonnes d'ordures sans la moindre gestion des déchets, et faute de logement, 170 000 personnes survivent dans des camps de toiles et de tôles.

« Le microcrédit est à ce jour le meilleur moyen pour les Haïtiens de retrouver leur autonomie », explique Arnaud Poissonnier, fondateur de Babyloan, première plateforme de financement participatif en Europe. Les « ti kredit coup de pouce » permettent aux exclus du système financier formel d'améliorer leurs conditions de vie. En neuf mois, avec l'appui local d'Entrepreneurs du Monde et grâce à des petits prêts d'internautes – à 80 % français –, Babyloan a pu lancer l'activité de quatre cents cultivatrices, couturières, coiffeuses et marchandes, comme Marie Magali (*voir encadré*).

Port-au-Prince est à l'image de la société haïtienne : très fragmentée. Les riches vivent sur les hauteurs – une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer –, et les pauvres, dans les quartiers « en bas la ville », comme on dit en créole. Et ceux d'en haut ne rencontrent jamais ceux d'en bas. Assise sur trois failles sismiques, frappée par des ouragans, Haïti souffre aussi des conséquences d'une déforestation massive – il ne reste que 2 % de la couverture forestière, en raison de la production de charbon – qui provoque des écoulements de boue dramatiques dans la capitale.

« La nuit, pendant la saison des pluies, je me demande si ma maison va se décrocher », raconte Micheline, vendeuse de fruits sur une artère « en bas la ville ». La pluie charrie en effet des tonnes de déchets et de boue le long des ravines qui ruissellent sur les maisons de tôles. Chaque matin, cochons et volaille en liberté se précipitent sur les ordures déversées, tandis que les marchandes installent leurs victuailles sur des bâches dans l'eau saumâtre. Les canalisations sont bouchées par des gravats depuis le séisme, ce qui entraîne épidémies de choléra et dysenterie.

« La moitié des ministres sont morts dans le tremblement de terre qui a eu lieu en semaine, vers 17 heures, explique Hélène, responsable de pro- ►





Ci-dessus :  
depuis qu'elle  
a ouvert une  
épicerie, grâce  
au financement  
participatif,  
Valentine peut  
repenser  
à l'avenir.

A droite : ceux  
des quartiers  
« d'en bas »  
vivent sans eau  
courante ni  
électricité.  
Pour laver  
le linge, il faut  
aller chercher  
de l'eau à l'autre  
bout de la ville.





Avec 80 % de chômage, le système D a pris le dessus. Certaines, comme ici, s'improvisent marchandes de fruits et de légumes dans les rues.



Ces «restaveks», enfants esclaves envoyés chez les riches par leur famille, sont nourris et scolarisés après leur journée de travail par l'association Timoun-Restavek\*.



Chaque matin, Valentine prépare le déjeuner que ses enfants emportent à l'école. Elle tient aussi à ce que leur uniforme soit tous les jours impeccable.



Sur son terrain de 50 m<sup>2</sup>, Yneuve a construit un poulailler et s'est lancée dans la vente d'œufs après le séisme. Fini le bidonville. C'est aussi là qu'elle vit, dans une maisonnette, avec son mari et leurs quatre enfants.

jets à Entrepreneurs du Monde. Le président de la République, Michel Martelly, dépassé, est incapable d'organiser des élections législatives et municipales, alors que les mandats expirent le 12 janvier. Il est urgent que l'Etat joue son rôle. Tout est à faire, et malheureusement, 80 % de la reconstruction se fait à l'identique. Nous avons mis en place un programme afin de bâtir des logements antisismiques réalisables en trois mois pour 300 €/m<sup>2</sup>. Mais c'est à l'échelle nationale qu'il faut agir, et c'est à l'Etat de donner l'impulsion. »

Ce qui frappe ici, c'est la dignité des habitants des quartiers populaires. Si la phrase « M'pa kapab poté la vi enko » (« Je ne peux plus supporter la vie ») revient souvent dans les conversations, l'espoir n'est jamais loin. Micheline, couturière ayant aussi bénéficié d'un microcrédit, remarque que ce serait bien que l'Etat soit plus fort, puis ajoute que le spectre des dictatures passées fait redouter au peuple un Etat puissant. Complexe, contrastée, à multiples visages, la société haïtienne se déchiffre lentement, avec ses paradoxes et ses cicatrices.

Le séisme a redessiné le visage de la capitale : soixante-dix camps sont encore debout, dont le camp Corail, qui rassemble 300 000 personnes en pleine nature, dans des cabanes en bois. Une nouvelle ville s'est ainsi créée sur de la terre battue, avec ses écoles, échoppes et églises. Si l'accès à l'eau reste compliqué, les habitants sont moins entassés que dans les bidonvilles qu'ils ont quittés. Le tremblement de terre a également poussé des milliers d'habitants à s'établir sur les collines avoisinantes. Des hommes armés les ont annexées dès le lendemain du séisme, rackettant les déplacés qui voulaient s'y installer.

Ainsi, Yneuve a acheté son « paradis » de 50 m<sup>2</sup> pour 100 000 gourdes (près de 1 750 €). Grâce

à un microcrédit équivalent à 50 €, elle a pu acheter des poules et vend vingt œufs par jour sur le marché, ce qui finance l'éducation de ses quatre enfants. Sa maisonnette surplombe la mer, loin de la pollution et des coups de feu des gangs de son ancien bidonville. « La vie est plus douce, explique-t-elle. Et après une telle épreuve, je me sens très forte. »

## DES SOCQUETTES À DENTELLES SUR LES DÉCHETS

Alexandra, psychologue française, accompagne depuis trois ans, dans le cadre d'un programme psychosocial d'Entrepreneurs du Monde, des Haïtiens dans leur quotidien post-séisme. Elle raconte : « Le stress est permanent. Le nombre de viols explose dans les bidonvilles, mais les femmes sont des guerrières qui se battent pour l'avenir de leurs enfants. Les maux s'expriment par le biais de plaintes corporelles. Heureusement, les cauchemars s'éloignent enfin, les Haïtiens retrouvent le sommeil. La plupart n'ont pas pu enterrer leurs morts, ensevelis dans des fosses communes ou disparus sous les décombres, alors qu'ici, le deuil dure huit jours. Dieu est partout, dans presque chaque phrase. La religion est un facteur d'apaisement social, et la foi, un moteur. Prier est ici une activité à part entière, et souvent, derrière l'église, il y a les pratiques vaudous. »

Dimanche matin, dans le bidonville de Bel Air, des haut-parleurs diffusent psaumes et chants liturgiques, tandis que les habitants sortent des taudis propres comme des sous-neufs. Chemises repassées, chaussures lustrées, socquettes à dentelles et nœuds ajustés pour les filles, ils chassent les cochons, courent sur les déchets, une bible à la main. Marie-Denise a lavé et paré sa fille de 5 ans qui a perdu un bras lorsqu'elles ont été ensevelies ensemble sous les décombres pendant quatre jours. Elle a conservé sa maison, qui n'a plus d'étage ni de toit en dur, mais son visage rayonne tandis qu'elle époussette les sandales argentées d'Anaïka : « Nous sommes des miraculées, rien ne peut nous arriver. » ■

(\*) [www.timoun-restavek.org](http://www.timoun-restavek.org).

## CLICS SOLIDAIRES

Sur Babyloan, on peut aider une personne en lui prêtant une somme d'argent de façon désintéressée : cela s'appelle un prêt solidaire. Cinq ans après le séisme, le désir le plus cher des Haïtiennes est de continuer à payer l'uniforme et les fournitures scolaires de leurs enfants en lançant une microentreprise. 20 € suffisent pour changer la donne. On choisit le projet et on définit le montant du prêt (à partir de 10 €). A l'inverse d'un don, le créancier est remboursé mensuellement et peut suivre l'évolution du projet, via photos et témoignages, sur [www.babyloan.org](http://www.babyloan.org).

Réagissez  
à cet article  
sur Twitter  
@marieclaire\_fr

ANAÏKA, 5 ANS, FAIT PARTIE DES  
RARES HAÏTIENS RETROUVÉS VIVANTS,  
SOUS LES DÉCOMBRES APRÈS LE  
SÉISME. ELLE Y A PASSÉ QUATRE JOURS,  
ELLE N'AVAIT QUE 3 SEMAINES.  
SON BRAS N'A PAS RÉSISTÉ. ELLE, OUI.

